

leureuse ? Je l'appelle ainsi, parce que leur sollicitude et leur frayeur du froid les portent à nous emmitouffer de manière à nous faire périr par un excès pour éviter l'autre.

Je ris beaucoup quand, au moment de partir, je m'aperçus dans la glace... Un vrai peloton de laine !...

De mes boucles blondes, pas une n'avait osé s'échapper de sous le triple tour du nuage bleu qui m'enveloppait la tête. Mon nez, enfoui dans tout ce lainage, paraissait si peu, que c'était à faire croire que je n'en avais pas.

On ne m'avait laissé que les yeux de libres, car on savait que cela me ferait tant de peine de ne rien voir... C'était déjà assez triste de ne pouvoir parler !... Ma bouche, il ne fallait pas y songer ! Elle avait assez à faire de respirer à travers tout ce qui la couvrait.

* *

Enfin, nous montons en voiture ; puis, glin ! glin ! les grelots résonnent et nous glissons vite sur la neige unie.

Oh ! que de jolies choses partout ! Des équipages par centaines, des belles dames, des petits enfants drôlement encapuchonnés comme moi !... Et, dans les vitrines, que de merveilles ! Des chevaux superbes qui semblent attendre leurs maîtres ; à côté, des familles de poupées, les bras tendus et les yeux grands ouverts, comme pour appeler et chercher leurs petites mères parmi tous les enfants qui défilent devant elles.

A la fin, la voiture s'arrête, et Jacques, me prenant dans ses bras, me dépose dans un grand magasin.

Une demoiselle, habillée de noir, avec beaucoup de colliers et des cheveux frisés qui lui descendent dans les yeux, s'avance vers nous.

A la demande de maman, elle nous apporte plusieurs bonnets qu'on commence à m'essayer.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je profitai de ce moment de liberté pour raconter tout ce que j'avais vu !

Après m'avoir mis, ôté et remis bien des choses plus ou moins pyramidales, il se trouva qu'une certaine coiffure, que la demoiselle en noir appelait *très à la mode*, sembla plaire davantage à ma bonne maman.

—Combien ? demanda-t-elle.

—Cinq piastres seulement ! fit la demoiselle frisée avec un air très aimable et d'un ton engageant—un peu comme Marguerite quand elle veut me faire coucher et que je ne m'endors pas.

Petite mère ouvrit des yeux plus grands que de coutume.

—C'est bien cher !

—Remarque que la peluche de soie est très dispendieuse, madame, observa la marchande avec dignité en flattant le bonnet sur ma tête, comme on caresse un petit chat. Celle-ci est de qualité supérieure... Puis, cela va si bien à votre joli bébé ! continua-t-elle en se penchant pour me voir... Et c'est chaud. Cela couvre entièrement les oreilles...

Elle dit encore beaucoup de choses en tournant sur tous les sens le bonnet *très à la mode*.

Pendant ce temps, maman versait sur la table un grand nombre de sous blancs que la demoiselle frisée donna à un monsieur en disant : *Cache !*

Elle avait peur que nous ne les reprissions, probablement.

* *

Je ne puis vous dire tout ce que je vis d'étonnant dans cette après-midi ! J'étais fatiguée de tant regarder et me sentis presque heureuse quand maman monta dans la voiture une dernière fois en disant à Jacques de nous reconduire chez nous.

Une multitude de lumières brillaient partout.

Les rues étaient remplies de monde, de voitures et de bruit.

Tout à coup, à l'angle d'une rue, au milieu d'une foule de personnes qui passaient en riant et parlant très haut, que croyez-vous que j'aperçus !... Une maman très vieille, avec sa petite fille, appuyées près d'une grosse maison.

La mère avait les yeux fermés et mettait sa main sur l'épaule de son enfant.

Elle, la pauvre mignonne, avait une robe bien laide et toute déchirée, un vilain mouchoir sur la tête ; ses mains étaient nues. Elle avait des grands yeux bleus pleins de larmes qu'elle levait parfois en tendant sa petite main rougie vers les passants qui ne la regardaient pas.

Oh ! qu'ils étaient méchants !

Quand je la vis ainsi grelottante et si triste, je frissonnai moi-même sous mes flanelles.

Je fis un grand effort pour désigner la pauvre ; mais comment remuer sous les robes pesantes qui m'entortillent et m'emprisonnent complètement !

J'essayai de crier, mais le train de la rue couvrit ma voix. D'ailleurs, nous allions très vite et la petite mendicante disparut...

Je pleurai tout bas, et j'y pensai longtemps.

A la fin, comme j'étais bien fatiguée, je m'appuyai sur le bras de petite mère et ne vis plus qu'à demi les lumières qui dansaient en fuyant.

Jacques me porta dans la maison. Papa nous attendait et tout le monde se mit à table pour dîner.

Je fus d'une sagesse exemplaire ce jour-là !

C'était charmant de voir comme je ne parlais pas, moi qu'on gronde toujours pour trop bavarder !... Je ne mangeais pas beaucoup non plus ; on trouvait cela bien singulier, car, habituellement, j'ai l'appétit d'un gros loup.

A la vérité, je me sentais bien pesante, et ma tête alourdie avait des envies folles de tomber sur l'épaule de maman.

—Comme je serais bien dans mon lit ! me disais-je tout bas.

Marguerite m'amena avant qu'on eut fini.

Je me laissai faire sans pleurer, ce qui est très rare ! et, quand elle me déposa dans mon nid tiède et mollet, l'égoïste Antoinette s'endormit sans songer à la pauvre chérie qui avait faim là-bas, dans la grande rue froide.

* *

Soudain, quelque chose passe devant moi en m'effleurant... C'est un quelqu'un mystérieux, vêtu d'une longue tunique blanche et vaporeuse. (Marguerite m'assure que c'est mon ange gardien.)

Sa douce figure me sourit et m'invite. Fascinée par cet appel irrésistible, je mets ma main dans celle qu'il me tend, et nous nous envolons doucement tous les deux...

Me voilà de nouveau dans les rues claires et bruyantes.

Je ne sais comment il se fait que le joli bonnet de peluche est sur ma tête !... maman, craignant toujours les intempéries de l'hiver, me l'aura mis à mon insu au moment du départ, je suppose.

Nous avions voyagé à travers la ville éblouissante pendant quelques instants seulement, quand mon compagnon s'arrêta... J'avais devant moi, qui ?... la petite mendicante !

La main glacée est tendue, et ses yeux humides m'explorent. La vieille pleure aussi, les yeux toujours fermés. Elle est bien lasse et s'appuie pesamment sur l'épaule fatiguée de l'enfant.

Pauvre petite ! je pouvais enfin contempler ce beau regard si triste qui m'avait tant émue !

Je la caressais doucement en essuyant ses larmes et l'appelant *sour chérie*.

Je voyais de près aussi le vieux haillon noué sous son menton et qui cachait si imparfaitement ses oreilles que souffletait la brise glacée. Je l'avais enlevé pour mettre mon bonnet *très à la mode* sur sa jolie tête, mais elle, l'ôtant aussitôt, me le rendit avec un sourire navré :

—J'ai bien froid, dit-elle, mais nous avons tellement faim, grand'maman et moi ! et son regard, sa main ouverte me suppliaient encore...

—Un sou, un pauvre sou s'il vous plaît ! murmura sa compagne en gémissant.

Que faire !... Je regardai la douce figure ; elle souriait toujours, mais restait muette.

Une idée me vint tout à coup à l'esprit :

—Pourquoi prodigue-t-on sans remords tant de sous blancs pour les coiffures de certaines petites filles, tandis qu'il en est qui n'en ont même pas pour acheter un morceau de pain quand elles se sentent mourir d'inanition !

Cela me parut absurde, et je résolus d'aller tout de suite rendre son méchant bonnet à la demoiselle, afin de rapporter les sous à la pauvre.

Après avoir couru longtemps, cherchant en vain le magasin aux bonnets, je m'arrêtai, désolée, haletante, à bout de force ; puis, à la pensée de celles qui m'attendaient là-bas, le cœur palpitant d'espérance, je repris ma course stérile...

* *

Le matin, à mon réveil, petit frère gazouillait dans son berceau, non loin de moi, et je voyais les vitres, toutes rouges et d'or, étinceler à travers le rideau de mon lit.

En ouvrant bien les yeux, je découvris à mes pieds une ravissante poupée !... Le plus joli bébé, avec une masse de cheveux bruns, frisés comme une toison !

Folle de joie, je me mis à courir pour montrer dans toute la maison le cadeau du petit Jésus.

J'embrassai tout le monde—je berçais mon joli bébé en chantant—je caressais ses boucles soyeuses en lui contant toutes sortes de choses. Ah ! j'étais bien heureuse !

En regardant les yeux bleus de Mimie (ma poupée avait été baptisée tout de suite, naturellement), certain souvenir qui me revint me rendit tout triste...

—Papa, dis-je en jetant mes bras autour de son cou, veux-tu me faire un bien grand plaisir ?

—Mais oui. On ne refuse rien à sa petite fille le jour de l'an, répondit ce cher petit père, qui me gâte beaucoup, paraît-il, que désires-tu ?

Je racontai alors tout ce qui s'était passé et, joignant mes mains avec ferveur comme pour prier le bon Dieu, je le suppliai de nous amener les deux mendiante pour les réchauffer et me laisser partager mes bonbons avec la douce enfant.

—Mais nous ne les connaissons pas, cher ange, objecta mon père en m'embrassant avec tendresse.

—Oui, oui, reprit maman, je crois les connaître.

Cette pauvre aveugle est l'aïeule et le seul support de six orphelins, dont la mère est morte de privations l'autonme dernier.

—Veux-tu, petite mère ? répétai-je tout bas.

Elle me prit sur ses genoux et me pressa sur son cœur en promettant de m'accorder tout ce que je demanderais.

* *

Après la grand'messe, en effet, on revint me chercher.

Je m'installai dans la voiture, parée de mon fameux bonnet de peluche, munie d'un cornet de bonbons et accompagnée de mademoiselle Mimie qui faisait des grands yeux étonnés en se trouvant dehors.

Jacques nous déposa dans une petite rue que je n'avais jamais vue, devant une vieille mesure.

Oh ! que c'était noir et triste là-dedans ! Pas de feu, pas de lits blancs, rien !... Tous les petits frères, appuyés sur les genoux de la grand'mère, pleuraient amèrement en lui demandant du pain. Marie (c'est le nom de la mendicante), avait ses bras autour du cou de son aïeule.

Jacques tira de dessous le siège de la voiture un grand panier qu'il emporta dans la maison.

Figurez-vous que maman y avait entassé des robes, des bas, des gâteaux, du vin, du pain, des poulets, des bonbons... Je donnai tous les miens aux petits frères qui me faisaient rire aux larmes en les avalant tous ronds.

Je prêtai aussi ma poupée à Marie. Elle osait à peine y toucher et disait avec admiration à la vieille aveugle :

—Oh ! grand'mère ! si tu voyais comme elle est gentille. Un véritable bébé naturel !

La pauvre grand'maman pleurait, elle... C'est drôle comme les vieilles gens pleurent toujours, même quand ils sont heureux.

Elle tenait les mains de maman et disait en secouant sa tête blanche :

—Que le bon Dieu vous bénisse, bonne petite dame ! Que le bon Dieu vous bénisse !

Elle répétait constamment les mêmes paroles en sanglotant.

Mais les orphelins étaient bien heureux !

Ils dévoraient les tartines que Marie leur distribuait et allaient tous en offrir un morceau à leur bonne vieille maman.

—Ne sois pas triste, grand'mère, nous n'avons plus faim ! criaient-ils tous ensemble, sans toutefois perdre l'occasion d'enlever d'énormes bouchées à leurs gâteaux ébréchés.

J'aurais voulu passer la journée à les regarder faire. Maman interrompit ma contemplation en me prenant par la main pour me conduire vers la vieille femme assise près de l'âtre sombre. Elle m'approcha tout près de celle-ci et dit en lui touchant l'épaule :

—Bénissez-là ! C'est elle qui m'a amenée ici.

L'aveugle se leva toute chancelante et, posant sur ma tête ces mains qui tremblaient, elle prononça lentement ces mots :

—Ange du bon Dieu, soyez béni !...

Petite mère lui aida à se rasseoir et m'entraîna hors de la maison.

Les dernières paroles que j'entendis avant que la porte se refermât sur nous furent celle-ci :

—Que le bon Dieu vous bénisse !

Ainsi-soit-il !

JOSEPHTE.

LE DÉJEUNER

TABLEAU DE M. PHILIPPE ROUSSEAU

(Voir gravure)

Est-il possible d'imaginer sujet plus simple et en apparence plus dépourvu d'intérêt ? Et pourtant, quelle charmante composition ! C'est que l'artiste ne s'est pas contenté de peindre un jambon entamé, il a su, autour de ce jambon, réunir un couvert complet, les bouteilles dont le contenu aidera à mieux apprécier la partie solide du repas ; la bonne bouteille de vin est là aussi, ventru, pleine, appétissante... La table est prête, rien n'y manque. Il n'y a plus qu'à s'asseoir et à jouer de la fourchette.

Nous sommes loin des natures mortes qui consistent dans quelques objets pris au hasard. Avec M. Philippe Rousseau, la nature, si morte qu'elle soit, a quelque chose qui s'adresse encore à l'imagination et qui parle à la pensée.

Un procès des plus amusants, sinon des plus instructifs, s'est récemment déroulé à Londres. Il s'agissait d'un commerçant accusé d'avoir vendu de la moutarde falsifiée. Le principal témoin déclara que jamais la moutarde n'était vendue pure pour les besoins domestiques ; qu'elle serait dans cet état amère et immangeable, qu'elle ne se conserverait pas et que personne ne voudrait y toucher, de plus, ajoutait-il, je doute qu'aucune des personnes présentes, même les experts, ait jamais vu de la moutarde pure.